

LA FEMME

Femme au front pur et radieux,
Ange qui passes sur la terre
Aimant et priant sans mystère
De même que l'ange des cieux.

Que tes vertus ! que ta tendresse
Sont des parfums bien doux !
Ils enivrent l'époux
Qui t'aime et te bénit sans cesse.

Avec nous tu verses des pleurs,
Ou tu chantes un chant d'ivresse :
De notre enfance à la vieillesse
Sur nos pas tu sèmes des fleurs.

Tu calmes l'âme qui soupire
Dans les heures d'ennui ;
Quand le bonheur a fui
Il revient avec ton sourire.

Des fleurs que nous offre ta main
Tu brises la cruelle épine,
Et par ta constance divine
Tu fixes le cœur incertain.

Du frais zéphire qui s'éveille
Ta voix a la douceur ;
Le ciel est dans ton cœur,
L'amour sur ta lèvre vermeille.

Comme un esclave suit son roi
Tu te plais à nous suivre,
Et tu nous fais revivre
Dans un ange beau comme toi.

PAMPHILE LEMAY.

MONTCALM

Nous extrayons de l'admirable livre de M. de Bonnechose, cette page émue qui résume le portrait et la carrière du plus populaire des généraux que la France nous ait fourni.

Dans le néant de toutes ressources, Montcalm lutta quatre années sans relâche, ne trouvant, pour soutenir la colonie croulante, d'autre point d'appui que son grand cœur. Ce qu'il souffrit, pourrait-on le dire ? Quel supplice pour un homme d'une telle valeur de voir sa réputation militaire livrée à tous les hasards par une incapacité sans cesse hésitante et dont tout dépend ! Quelle angoisse et quelle rage de sentir que soi-même, l'armée, la colonie entière, n'étaient que la vile matière avec laquelle des hommes, qui eussent vendu jusqu'à nos drapeaux, bâtissaient leur exécrable fortune !

L'amour des troupes, le respect et la confiance du peuple consolaient, fortifiaient Montcalm. L'armée l'avait vu avec surprise, pendant les campagnes, coucher sur la terre nue, et, revêtu de son cordon rouge, se contenter de la ration du soldat ; elle l'avait admiré exposant au feu, comme un simple grenadier, son corps couvert de cicatrices. Entre les troupes et le général l'attachement fut inviolable, et dans les débris de cette petite phalange qui revinrent en France, pas un officier, pas un soldat qui, malgré tant de malheurs, ne fût fier d'avoir servi sous le général Montcalm. On sait quel fanatisme il inspira aux sauvages du Canada : dans leurs wigwams, où séchèrent de terribles trophées, vécut longtemps le souvenir du grand chef de guerre qui avait conduit par la main ses enfants rouges à la victoire. Montcalm, après avoir obtenu d'eux de servir sans recevoir ni eau-de-vie, ni équipement, ce qui ne s'était jamais vu, avait le droit de dire : " Pour ce qui est des sauvages, j'ose croire avoir saisi leur génie et leurs mœurs. " Il conquiert moins vite les Canadiens ; entre lui et eux existaient des préventions qui tombèrent quand ils se connurent mieux : l'instinct populaire finit par discerner en Montcalm le défenseur désintéressé, le véritable ami. Sa popularité fut bientôt au comble. " Les Canadiens, les simples habitants, écrit-il au ministre, me respectent et m'aiment : lorsque je voyage, j'ai l'air d'un tribun du peuple. " Sur son lit de mort, il se souviendra d'eux.

C'était un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond une pelisse de fourrure deux éclairs avaient brillé,

" Voilà le marquis, " disaient les passants. Le trait saillant de son esprit, ce fut aussi le coup d'œil, mais un coup d'œil dont la vivacité n'était rien à la justesse ; la vérité vite saisie, souvent discernée de très loin, jaillissait avec une lumineuse précision des jugements portés par Montcalm sur les hommes et les événements. Imagination hardie sans chimères, féconde sans rêveries, il fut par-dessus tout un homme d'action et d'action rapide.

Mais allons au but. La grandeur de Montcalm, il ne faut la chercher ni dans ses facultés, ni dans ses talents, elle était dans son âme, tout entière subjuguée par le devoir. Montcalm fut—le soldat,—il en eut toutes les vertus, il en accepta toutes les servitudes, même celle de la mort. Corneille, le grand poète du devoir, était son auteur, ou plutôt son conseil ; Plutarque, qu'il avait le bonheur de lire dans le texte grec, lui parlait aussi du devoir. Sous le rayon de cette idée fortifiée par la foi religieuse, Montcalm, pendant sa longue agonie, grandit de sacrifice en sacrifice jusqu'à l'heure suprême ; lorsqu'elle sonna, il était prêt ; la tête haute, l'âme sereine, il se leva, salua la France et mourut.

CHS DE BONNECHOSE.

M. L'ABBE BELANGER

LE NOUVEAU CURÉ DE LA PAROISSE SAINT-JOSEPH

M. l'abbé Bélanger, le successeur de feu l'abbé Leclaire a pris définitivement possession de sa nouvelle cure. Avant son départ, ses anciens paroissiens de Maisonneuve ont voulu lui témoigner leur estime ainsi que les regrets qu'ils éprouvaient de son départ. Dimanche, le 22 septembre, après la grand'messe, les citoyens de Maisonneuve se sont rendus au presbytère pour présenter à M. l'abbé Bélanger, leurs vœux et lui exprimer leurs sentiments de reconnaissance. M. le maire Desjardins, au nom de tous les paroissiens, a lu au curé une magnifique adresse et lui présenta un



Photo. Lapres et Lavergne

riche cadeau. M. le curé, d'une voix tremblante d'émotion et en termes émus, remercia les bons paroissiens, leur fit des adieux touchants et formula des vœux pour l'avenir de la paroisse.

Cette cérémonie avait été organisée par M. le maire Desjardins, M. William Richer, conseiller et M. J.-A. Caron. Le 25 du mois écoulé, le conseil, la commission scolaire et les marguilliers ont accompagné en corps M. le curé Bélanger à sa nouvelle paroisse.

Nous félicitons M. l'abbé Bélanger d'avoir su mériter l'estime de ses ouailles à ce point, et nous avons lieu de croire que ses nouveaux paroissiens l'estimeront autant sinon plus.

ÉCOLE LITTÉRAIRE

L'Ecole littéraire de Montréal, fondée il y a déjà plus de cinq ans, par un groupe de jeunes littérateurs montréalais, pour l'expansion des lettres françaises au Canada, a tenu le 21 du mois courant la première séance de la nouvelle année académique.

Selon l'usage la première séance fut consacrée aux élections annuelles.

M. Louis Fréchette notre distingué représentant de la littérature nationale, garde la présidence d'honneur.

Les officiers suivants furent élus : Président, M. Gonzalve Désaulniers, avocat ; vice-président, M. Germain Beaulieu, professeur de littérature ; secrétaire, M. Albert Ferland, artiste ; trésorier, M. G.-A. Dumont, historien.

Comme on le voit la pléiade de jeunes littérateurs est toujours aussi active, et la robustesse des œuvres accomplies par elle nous donne l'assurance qu'elle ne manquera pas de maintenir haut et ferme, comme avant, le drapeau à la bataille de l'Idée.

UM DINER CIRCASSIEN

Nous trouvons dans la *Nature* un intéressant extrait des rapports de mission de M. le baron de Baye, qui vient de parcourir le nord de la chaîne du Caucase.

Il se trouvait aux environs d'Ekaterinodar, capitale de la province de Kouban, au milieu des populations Bjedouks, qui sont des Tcherkesses ou Circassiens, et qui jadis chrétiens, sont devenus mahométans.

Voyons quel est le cérémonial et le menu d'un dîner chez ces populations quelque peu primitives. Voici les invités qui pénètrent dans la maison pour prendre part au repas qui leur est offert ; le maître de céans seul doit manger avec ses hôtes, que serviront son fils et ses neveux. L'appétit est de rigueur, car le fils l'a provoqué par une formule impérative qui ne manque pas de couleur locale : " Que les hôtes obéissent au maître sans objections ; il vous fait manger, car nous avons nos armes. "

Tous les invités sont assis sur des troncs d'arbres très bas, tandis que le maître de la maison demeure debout en signe de respect. On commence par des ablutions, c'est-à-dire qu'on verse de l'eau sur les mains des convives, puis on apporte un petit guéridon peu élevé qui sert à la fois de table et de plat ; au centre est une espèce de tarte composée de millet cuit. Dans des plats nagent des ailes et des cuisses de poulet au milieu de beurre fondu teinté de poivre rouge et de safran. Point de fourchette, encore moins de cuillères ; pour manger on se sert de ses doigts. Chacun détache de son mieux un fragment de la galette qui remplace notre pain, le trempe dans le jus de couleur orangée, et pêche, toujours avec les doigts, un morceau de poulet. Quand on a consciencieusement sucé les os, on les place sur le rebord du guéridon, qui est laissé libre dans cette intention expresse.

Le premier service fini, on enlève le guéridon et on en apporte un second, sur lequel se trouve un plat garni d'une pâte entourant des morceaux de mouton assez mal cuits, des sortes de côtelettes qui comportent peu de viande, mais beaucoup de graisse, ce suif étant particulièrement apprécié par les gens du pays. On mange naturellement le mouton comme on avait mangé le poulet ; mais le plus souvent les os, une fois nettoyés, sont jetés à un loup qui est enchaîné dans la cour de la maison. Entre temps, on vous verse un verre de " mepsi, " sorte de boisson faite avec des pommes sauvages, ou de la bière faite avec du froment, et que l'on nomme " barkhzim. "

Vient enfin le dessert, qui est également introduit sur un guéridon spécial, et qui consiste en riz mélangé à des raisins secs et en crème aigre, les deux mets étant d'ailleurs servis dans deux récipients différents.

Une femme fidèle aux riens de la vie, sera fidèle aux grands devoirs.—ULLA.